

<b>Zeitschrift:</b>	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
<b>Band:</b>	29 (1891)
<b>Heft:</b>	48
<b>Artikel:</b>	La toilette féminine : son influence sur le bonheur en ménage
<b>Autor:</b>	[s.n.]
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-192617">https://doi.org/10.5169/seals-192617</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

## PRIX DE L'ABONNEMENT:

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50  
 six mois . . . 2 fr. 50  
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conte à vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS  
 datent du 1<sup>er</sup> janvier, du 1<sup>er</sup> avril, du 1<sup>er</sup> juillet ou du 1<sup>er</sup> octobre.

*Les nouveaux abonnés pour l'année 1892 recevront le journal gratuitement jusqu'à la fin de l'année courante.*

## Lettre d'un vigneron.

Un de nos abonnés nous transmet la lettre suivante, écrite de Lavaux, le 16 juin 1890, et dont nous retranchons la signature.

« Monsieur le professeur,

On n'est pas un Monsieur de la ville et on n'a pas étudié à l'académie, mais on s'intéresse tout de même à la prévision du temps, à la météorologie, comme ils disent par Lausanne. Et puis j'ai assisté à votre conférence au Musée industriel sur les proverbes populaires. C'était bien plaisant d'entendre un professeur parler patois. Respect pour lui ! Il y a pourtant des mauvaises langues qui disent que c'était pour l'apprendre à ces Messieurs de l'académie.

M'est avis que c'est par rapport à vous que la dernière assemblée des vignerons a si tant bien réussi, parce que c'est vous qui faites la carte pour le temps. Alors Monsieur l'abbé vous a dit comme ça « Mettez-voir Beau fixe pour l'abbaye, » — nonobstant néanmoins il est tombé de puissantes roilles avant et après la fête et pas une goutte pendant. Au jour d'aujourd'hui, la Jeannette ne veut plus faire une lessive sans vous demander conseil. — Comme vous n'êtes rien fier, vous lui avez toujours donné réponse que c'à lui a fait rudement plaisir. Et puis qu'elle n'a jamais rien payé pour la consulte !

Autrefois on indiquait toutes les années dans les papiers le jour de la floraison du leucoïon et on pouvait savoir à l'avance si la récolte serait bonne, si les pommes de terre auraient la maladie et si la vache ferait le veau. Mais voilà que des vauriens ont ravagé le jardin de Monsieur Forel et arraché la fleur. — C'est du propre c'à ; peut-on trouver des gens tant détertins ! Dites-voir, si je ne suis pas trop curieux c'est-il vrai qu'il n'y a plus qu'à marquer le premier jour de l'année où Monsieur Forel met son chapeau de paille ? Ça doit annoncer le retour du printemps, indiquer si l'été sera chaud, si le foin sera cher et s'il y aura beaucoup de canquoires.

L'autre jour, le neveu au commis est revenu furieux. Il avait été porter un rosier à sa bonne amie qui est en place à Lausanne. Quand il est arrivé à Ouchy, le gendarme a jeté son pot au lac en lui disant que c'était rapport au phylloxéra. « C'est Monsieur Jean Dufour qui l'a ordonné » qu'il lui a fait. — Te bombarde si c'est des manières et si on peut comme ça se moquer du monde ! Ce Monsieur a pourtant ramassé bien de l'instruction par les Allemagnes et il nous a fait des conférences d'attaque sur le mildiou. On dit bien qu'il est de sorte mais on a assez d'escient pour savoir que le phylloxéra ne mange pas les feuilles de rose. Il n'y a pas besoin d'être docteur ou d'avoir sa patente de gendarme pour ça. — Expliquez-nous voir ce qu'ils foutimassent à cette station viticole ? « M'est avis qu'ils ne font que de remuer le phylloxéra par le Canton, quand ils vont se royaumer dans les vignes séquestrées. »

Et puis que pensez-vous de cette bouillie bordelaise ? C'est vrai qu'elle fait devenir les feuilles crânement vertes ; quant à ça il n'y a rien à dire ; mais on a quand même rudement peur de s'empoisonner quand on en jicle sur les grappes. Pour quant à moi, j'ai toujours une puissante grulette quand je vais boire trois verres au guillon.

Pour finir, Monsieur je vous prie bien d'excuse de vous avoir écrit si longuement mais je voudrais bien savoir si, comme il est dit dans l'armana de Berne et Vevey, le mois de juillet est bon temps pour prendre une purge et pour se faire couper les cheveux.

A l'honneur, Monsieur le professeur, avec mes remerciements et mes bonnes salutations.

## La toilette féminine,

son influence sur le bonheur en ménage.

Un journal de Londres a soulevé dernièrement une question qui n'est pas neuve et dont la solution, cependant, ne doit pas encore avoir été trouvée, car elle revient de temps à autre sur le tapis des moralistes.

Cette question est celle-ci : *Un homme est-il flatté de voir sa femme bien mise ?*

Voici les spirituelles réflexions qu'une dame fait à ce sujet dans la *Famille*, sous le pseudonyme de Cendrillon :

« L'influence de la tenue extérieure, qui est absolument déterminante dans la vie publique, ne l'est pas moins dans la vie privée. Le « déshabillé » moral et physique que tant d'époux croient pouvoir adopter presque au lendemain du mariage est une cause fréquente de désunion.

Ce qui entraîne l'homme vers des sympathies étrangères au foyer, c'est précisément le prestige de la tenue extérieure à travers lequel les objets de son attention sont seulement aperçus.

Nous avons tant besoin d'être jolies et surtout de le paraître, que la femme la plus revêche et la plus maussade se sent radoucie par une toilette qui lui va bien.

— Mais, allez-vous me dire, une femme honnête doit-elle s'occuper de cela ?

— Eh bien ! A quoi pensez-vous ? De quoi donc s'occuperaient-elle ?.. Le bonheur existe, puisqu'on parle de lui. Malgré les mauvaises langues, il y faut croire, car il n'y a pas de fumée sans feu. Seulement, on peut lui appliquer ce que le maréchal Pélissier disait des places non bastionnées : « Facile à prendre, difficile à garder. »

Une femme honnête est celle qui fait son devoir. Mais le devoir féminin, — nous sommes enclines à l'oublier, — ne se compose pas seulement de vertu. Il exige aussi la production de certaines qualités.

Lorsque les maris rentrent au logis et qu'ils y trouvent une femme mal tenue, ils ne disent pas : « Voilà une perle mal enchaînée ; » ils pensent : « Dieu, que ma femme est laide ! »

Et ma foi ils ont raison. Je puis le dire sans faire de peine à personne, car la femme n'est laide qu'autant qu'elle le veut. Lorsqu'on lui fait *in petto* ce triste compliment, c'est qu'elle l'a bien voulu.

Une chose plus grave est que la femme qui s'enlaidit ainsi par négligence cesse d'être tout à fait vertueuse, car elle manque à la moitié de son mandat conjugal. Il faut non seulement qu'elle

soit fidèle, mais qu'elle rende la fidélité facile.

Une femme réellement honnête se fait toujours aimable, jolie et contente, afin que le droit chemin, dans lequel elle marche sans effort, ne semble pas pénible à son mari. Pour toucher ce but, sa vertu, tout en restant inféchissable, se fera précéder de qualités aimables et d'artifices séduisants.

Au foyer, les qualités aimables sont la patience *invisible* et la bonne humeur *apparente*.

Les artifices séduisants sont infiniment plus nombreux. Les coquetteries d'un cœur aimant qui tient à son bien sont infinies. Elles se nichent dans l'esprit, dans le caractère, dans la parure. Elles flattent l'amour-propre en public et caressent le cœur dans l'intimité. Nous avons mille moyens de conserver notre empire ; les négliger, c'est maladresse ou nonchalance.

Et ce mot parure n'est pas synonyme de luxe, mais simplement de soin ; et ce mot n'est pas seulement synonyme de propriété ; il l'est aussi d'élégance. Or, l'élégance — et l'on fait souvent erreur sur ce point — n'est pas du tout une question d'argent. Elle est une affaire d'éducation, une expression du bon goût. »

Il y a dans les lignes qui précèdent des arguments incontestables, pleins de finesse d'observation et de bon sens. L'auteur connaît son monde et l'a parfaitement étudié, car c'est bien ainsi que les choses se passent dans la vie conjugale. Mais nous nous demandons, pour être juste, si la même leçon ne pourrait pas être donnée au sexe fort. Il est certainement nombre d'hommes dont le goût, le langage, les habitudes, la tenue, ne contribuent guère à se faire adorer.

Qu'en pensez-vous, chères lectrices ? Nous aimerais beaucoup avoir là-dessus l'opinion de quelqu'une d'entre vous. (Réd.)

### Le Portrait.

Maurice errait lentement, au hasard, sous l'épais couvert de la forêt. La pluie avait cessé, mais, de feuille en feuille, les gouttes d'eau roulaient encore avec le léger bruit d'une source presque tarie dans son bassin à demi rempli, et au loin la sombre allée s'ouvrait sur une clairière toute mouillée, d'un vert profond et d'une douceur exquisite. Les troncs étaient très noirs, les branches plus noires encore, et la grande masse des châtaigniers au-dessus de la tête du jeune peintre semblait la haute voûte d'une cathédrale, à l'heure où tout est sombre dans les églises, où les vitraux coloriés jettent dans l'obscurité des lueurs si vives et si mystérieuses qu'on les croirait éclairés par un brasier extérieur.

Maurice aimait l'heure où le jour baisse, après la pluie, quand le soleil ne s'est pas

montré, et qu'une teinte grise embrasse tous les objets, confondant leurs contours, adoucissant leurs angles, ajoutant à toutes les formes une rondeur délicieuse et molle. Il marchait sans se presser, découvrant à chaque instant dans la forêt connue une beauté qu'il ne connaissait pas encore, et pénétré jusqu'au fond de lui-même de cette tendre admiration pour la nature qui est une part du génie.

Ayant atteint la clairière, il regarda autour de lui. L'herbe était verte et brillante, les feuilles délicates des arbustes, reluisant sous l'eau qui les avait lavées, formaient un réseau fin comme de la dentelle sur le fond noir de la grande forêt qui reprenait au-delà. Il s'arrêta pour mieux voir, mieux observer, mieux respirer l'impression de cette forêt mouillée, plus pénétrante, plus humaine, pour ainsi dire, dans ces grandes ombres qu'en plein soleil, sous toutes les magnificences du jour.

Une forme mignonne et svelte se détacha sur le feuillage délicat des bouleaux ; elle s'approcha d'un pas souple, sans voir Maurice qui la regardait, aussi immobile qu'un tronc de châtaignier. A deux pas de lui, la fillette l'aperçut, tressaillit, et quelques brindilles tombèrent du fagot qu'elle portait sur la tête.

— Vous m'avez fait peur, dit-elle en souriant ; et ses grands yeux noirs brillèrent gaiement sous ses cheveux blonds, emmêlés.

Il la regardait sans répondre. Une harmonie complète, impossible à rendre avec des mots, régnait entre cette forme élégante, ce visage riant, le feuillage découpé de la clairière et la couleur du paysage.

— Reste là, dit le jeune homme, je vais faire ton portrait.

Elle voulut écarter les cheveux qui tombaient sur son visage, il la retint du geste.

— Reste comme tu es.

Il s'assit sur une pierre et esquissa rapidement la silhouette et les traits de son jeune modèle.

C'était une paysanne, mais fine et grêle comme le sont ces fillettes avant leur développement complet, souvent tardif. Les yeux étaient déjà ceux d'une femme ; le sourire était encore celui d'un enfant.

— Quel âge as-tu ? demanda le peintre tout en travaillant.

— Seize ans bientôt.

— Déjà ! je t'ai vue toute petite il y a trois ans.

— J'étais bien petite, dit-elle avec un beau rire hardi et franc comme un moineau, mais j'ai grandi vite, et, à la Saint-Jean, j'aurai des amoureux.

— Pourquoi à la Saint-Jean ? fit le jeune homme en s'arrêtant pour la regarder.

— Parce qu'il en faut un pour danser autour du feu de joie.

Déjà ! Ce front pur, ces yeux innocents, cette bouche enfantine, tout cela allait être profané à la galanterie lourdaude d'un rustre ! Maurice sentit une vague jalouse lui poindre au cœur.

— Veux-tu de moi pour amoureux ? dit-il en reprenant son œuvre.

— Oh ! vous, vous êtes un monsieur ; moi, je suis une paysanne ; les honnêtes filles n'écoutent pas les messieurs.

C'est le code de l'honnêteté villageoise ; le jeune homme ne répondit rien.

— Je n'y vois plus ; veux-tu revenir demain, ici, un peu plus tôt ?

— Pour mon portrait ?

— Oui.

— Je reviendrai. Bonsoir, monsieur.

Elle reprit son fagot et s'en alla, dans l'ombre déjà épaisse, sous la voûte des châtaigniers noirs.

Maurice retourna chez lui en rêvant de la fillette aux cheveux blonds. Il l'avait vue souvent et l'avait toujours regardée en artiste. Il lui semblait maintenant la voir avec des yeux d'amant jaloux. La nuit et le lendemain lui semblèrent longs, et bien avant l'heure il était dans la clairière.

Il avait travaillé seul, et quand la jeune fille arriva, un peu en retard, — déjà coquette, — elle fut toute surprise.

— C'est moi ! dit-elle. Vous me le donnez ?

— Non, — je t'en ferai un tout petit pour toi.

— Et celui-là, qu'est-ce que vous en ferez ?

— Il ira à Paris, on le mettra dans un grand cadre, on le suspendra dans un beau salon, et tout le monde viendra le regarder.

— Ah ! oui, je sais, — à l'Exposition.

— Tu connais cela ?

— Il y a chez nous des messieurs peintres qui travaillent pour l'Exposition, comme ils disent, mais on n'avait jamais fait mon portrait.

Le jour baissait doucement ; comme la veille, Maurice retrouva les tons doux et fins qui l'avaient charmé, et l'œuvre avança de cent coudées vers la postérité.

Il la revit encore plusieurs fois, sous le jour tamisé de l'atelier ; il se complut à faire de cette œuvre la meilleure. Déjà célèbre, il n'avait plus besoin de chercher à se faire un nom, et cependant il était sûr que cette toile mettrait le sceau à sa renommée.

Quand il en fut tout à fait content, l'hiver était venu, et Maurice aimait son petit modèle.

Il l'aimait trop pour le lui dire, trop pour ternir cette fleur des prés dont il ne pouvait faire sa femme, mais assez pour souffrir à la pensée de la quitter. Elle n'avait rien de ce qui assure le bonheur d'une vie, — ni la profondeur du sentiment, ni le dévouement qui fait tout oublier, ni la passion qui excuse tout ; — c'était une jolie fleur des champs, un peu vaniteuse, un peu coquette, sans grands défauts et sans grandes vertus. Maurice savait qu'elle ne pouvait lui appartenir, et cependant il adorait la ligne charmante de ce corps à peine formé que les plis de la bure enveloppaient chastement sans pouvoir le déguiser. Il aimait ces yeux profonds, cette bouche riante, ces cheveux blonds, toujours en désordre, le petit mouchoir noué de travers sur la poitrine, — il aimait tout, et c'est avec peine qu'il partit. On part toujours avec peine quand on n'espère rien pour le retour. Il est si dur de laisser derrière soi un morceau de sa vie, dont rien ne doit subsister !

Il emportait sa toile, cependant, et c'est devant elle qu'il passa les meilleures heures de l'hiver, perfectionnant sans cesse une œuvre déjà parfaite.

Le tableau fut admiré ; la critique, unanime dans son enthousiasme, déclara que